

École normale supérieure de Rennes

Sciences du sport et éducation physique

Concours d'admission en 1^{re} année

Session 2024

**Épreuve de culture générale
en relation avec les activités physiques et sportives**

(CGAPS)

Durée : 4 heures

Aucun document n'est autorisé
L'usage de toute calculatrice est interdit
Aucun dictionnaire n'est autorisé

Ce sujet comporte 4 pages

Discutez du prolongement de la réflexion de Louise Knops dans le champ des activités physiques et sportives.

[...] Dans un domaine qui a misé pendant trente ans sur la « rationalité » scientifique pour mobiliser les acteurs politiques, il est aujourd'hui important de s'intéresser aux émotions politiques exprimées face à l'urgence climatique. Dans cet article, je me penche sur les émotions politiques exprimées par les jeunes activistes pour le climat, [...] Si ces mouvements sont aujourd'hui largement félicités pour leur contribution à la politisation de la question climatique, les discours à portée explicitement émotionnelle de Greta Thunberg sont souvent décriés. [...].

Sortir du déni

Pendant longtemps, le changement climatique ne suscitait que peu d'émotion. Malgré les rapports scientifiques alarmants des 30 dernières années, et malgré toute autre tentative de sensibilisation (souvenez-vous, par exemple, du film de Al Gore *An Inconvenient Truth* en 2006), nos sociétés occidentales sont longtemps restées dans un état de « déni » collectif et institutionnalisé. Par déni collectif et institutionnalisé, j'entends ici ce que la sociologue Kari Norgaard appelle notre « *incapacité systémique à traduire l'information existante [sur le changement climatique] en actions sociales et politiques adéquates* [2. K. Norgaard, *Living in Denial : Climate Change, Emotions, and Everyday Life*, The MIT Press, 2011.] », une définition qui recouvre à la fois des formes de déni explicites, telles que retrouvées dans le climato-scepticisme, mais également des formes plus implicites, incarnées aujourd'hui encore dans les euphémismes de « transition », « d'horizon » de réduction d'émissions, ou encore de « crise » à laquelle il faut apporter des « solutions ». [...]

Et pourtant. Il est impensable d'affirmer aujourd'hui que nous sommes dans la même situation, tant les émotions qui gravitent autour de la question climatique sont nombreuses. Que ce soit, en effet, des formes de déni qui perdurent encore au plus haut niveau politique (avec l'exemple du Président Donald Trump et son retrait des Accords de Paris), ou des nombreux sentiments de colère, de peur, d'éco-anxiété et de culpabilité qui s'expriment à travers la société. Le changement climatique n'est plus lointain ou distant, mais bien « affectant », dans tous les sens du terme.

[...] Dans ce tournant émotionnel, les mobilisations des jeunes pour le climat ont joué un rôle important en articulant demandes politiques avec des émotions explicites et assumées.

Oublier l'opposition entre raison et émotion

Si vous n'êtes pas en colère, c'est que vous ne faites pas attention ! Écoutez la Science ! A quoi ça sert

d'aller à l'école si vous-mêmes vous ne l'écoutez pas ?

Il ne faut pas être expert pour déceler dans ces slogans de la colère, des sentiments de trahison et d'injustice. Mais aussi, l'invocation des sciences – souvent perçues comme l'antithèse de la sphère émotionnelle et affective. En filigrane, on comprend sans trop d'effort que c'est bien parce que les « sciences » sont limpides que les jeunes sont en colère. C'est bien parce que « les faits sont là », qu'ils et elles ressentent un profond sentiment de trahison vis-à-vis des élites politiques et de leurs aînés ; « *vous, qui saviez, mais qui n'avez rien fait* ».

Alors que notre imaginaire moderne et occidental nous pousse encore trop souvent à opposer « rationalité » (des « sciences » par exemple) et « émotions », avec un penchant affirmé pour la première, et un dénigrement chronique pour les secondes, les jeunes articulent de manière spontanée une relation beaucoup plus imbriquée entre les deux. Il n'y a pas une « rationalité » d'une part, et « des émotions » d'autre part. Et les secondes ne sont pas les ennemies de la première. Il y a des manières d'interagir et de comprendre le monde, dans lesquelles interviennent nos activités cognitives et affectives. C'est d'ailleurs ce que nous apprennent les recherches récentes en neurosciences qui identifient les mêmes zones cérébrales comme responsables à la fois de ce qu'on associe communément avec des jugements réfléchis et « rationnels », et des réactions émotives, parfois plus spontanées [6. G. Marcus, *The Sentimental Citizen: Emotion in Democratic Politics*, The Pennsylvania State University Press, 2002.]. [...]

Reconnaître l'imbrication de nos dimensions affectives dans nos modes d'action et d'interaction, sans en dénigrer ni en surestimer l'importance, est une étape importante. [...]

L'indignation qui mobilise mais laisse en suspens

[...] L'injustice première qui est dénoncée par les jeunes porte surtout sur l'inaction politique – c'est-à-dire l'absence d'action suffisante, ou l'impression plus diffuse d'un « trop peu, trop tard » qui contraste avec l'urgence véhiculée par les rapports scientifiques. Cette inaction est vécue comme une injustice, précisément parce qu'ils et elles seront affectés-disproportionnellement par les décisions (et indéisions) politiques actuelles ; (in)décisions auxquelles de nombreux activistes n'ont d'ailleurs pas pu contribuer (encore trop jeunes pour voter).

Par ailleurs, alors que l'indignation est souvent réduite à une simple extension morale de la colère, l'indignation politique des jeunes pour le climat révèle également autre chose : un profond sentiment d'abandon et de trahison ; l'impression de « *ne plus s'entendre dans un discours qui sonne faux* » [10. A.

Ogienet S. Laugier, *Pourquoi désobéir en démocratie*, Paris, La Découverte, 2010.] » qui fonctionne alors comme levier de contestation. En effet, l'indignation, comme l'explique Frédéric Lordon, est une émotion politique puissante [11. « Les puissances de l'indignation », entretien avec F. Lordon, *Esprit*, n°3-4, mars-avril 2016.], dans le sens où elle permet de surpasser des situations individuelles – de devenir un affect commun – par la dénonciation publique de « l'intolérable ». Ainsi, avec l'indignation des jeunes pour le climat, un nouveau seuil d'intolérable apparaît plus nettement : l'absence ou l'insuffisance de l'action politique en matière climatique n'est plus tolérée par une partie grandissante de la société.

Néanmoins, malgré son potentiel politique de dénonciation, l'indignation peut parfois mener au désenchantement plutôt qu'à la concrétisation d'un nouveau seuil de « tolérable ». En effet, pour que l'indignation débouche sur quelque chose, il faut que les mouvements qu'elle a générés puissent « *sortir de l'apesanteur de l'insurrection, et revenir sur terre à leur manière [...], sinon c'est l'ordre établi qui se chargera de les y faire revenir, et à la sienne* » [12. « Les puissances de l'indignation », entretien avec F. Lordon, *op. cit.*]. Et pour « revenir sur terre » justement, comme nous y exhorte le philosophe Bruno Latour [13. B. Latour, *Où atterrir : comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017.], il ne suffira pas de trouver les bonnes « solutions technologiques », il faudra également générer de nouvelles sensibilités affectives, des nouveaux objets de désir et d'aspirations, en dehors des injonctions à l'optimisme permanent du capitalisme [...].

La peur et les conflits de temporalités

Autre émotion dominante du discours des jeunes pour le climat : la peur. Mais une peur qui revêt de multiples facettes.

Il y a, d'une part, une peur face à l'extinction. Il s'agit à la fois d'une peur de l'extinction des espèces dont nous dépendons, mais aussi, et surtout, une peur de l'extinction de l'espèce humaine elle-même, [...]. Cette peur-là, qui sature les discours bien au-delà des jeunes pour le climat, n'est pas sans conséquence. Elle a tendance à renforcer, plutôt qu'à contester, le cadrage dominant selon lequel l'humanité serait face à « une crise » à laquelle nous pouvons apporter des « solutions ». Or, de quel monde s'agit-il ? Et de quels humains ? La peur de l'extinction lisse à la fois les responsabilités historiques et différenciées dans la crise climatique mais aussi ses conséquences, qui sont elles aussi inégalement réparties. La peur de la fin du monde ignore que, dans de nombreuses régions, la fin du monde a déjà eu lieu.

Néanmoins, il y a une autre peur qui jalonne les discours et slogans des jeunes pour le climat : une peur plus précise et plus intime. Celle qui porte sur les conditions futures d'habitabilité. Ici, la peur

globalisante de l'extinction fait place à des confessions plus personnelles sur des désirs refoulés d'avoir des enfants – de peur d'un monde devenu trop hostile pour y habiter. Plutôt qu'un effet totalisant, cette peur-là nous illumine sur une dimension politique structurante des enjeux climatiques : les conflits de temporalités. En effet, comme l'explique l'historien Dipesh Chakrabarty [16. D. Chakrabarty, « Anthropocene Time », *History and Theory*, 09/03/2018.], la période de l'Anthropocène que nous habitons fait intervenir un trafic permanent de temporalités – entre les millions d'années d'évolution géologique de la Terre, les tous derniers siècles qui composent l'histoire du capitalisme, et nos propres vies humaines jalonnées de projections et rêves individuels. Et c'est bien ce trafic de temporalités qu'exprime la peur des jeunes pour le climat, qui à la fois, invoquent les destins conjoints de la Terre et de l'espèce humaine [...], au nom d'hypothétiques enfants et petits-enfants.

[...] Cette peur relie les exhortations à l'action urgente [...], à l'histoire géologique de l'humanité sur Terre, et la temporalité court-termiste des démocraties électorales qui exclut les générations futures [...]. C'est donc (en partie) à travers la peur que nous réalisons nos destins « terrestres », [...].

Redéfinir l'espoir

Mais, bien sûr, il reste de l'espoir. Les jeunes activistes le répètent souvent ; ils et elles s'inscrivent dans la dynamique du « *il n'est pas trop tard* », tout en prenant la mesure de l'urgence de la situation. Ils et elles contribuent à maintenir une pression citoyenne constante sur les dirigeant·es, sans cynisme ni résignation. Ils et elles partagent surtout l'espoir que, à force de mobilisations massives et répétées, des politiques climatiques plus ambitieuses seront adoptées.

Alors que l'espoir est souvent considéré comme indiscutablement « positif », dans le sens où il augmente la capacité d'agir des individus et des sociétés, ses effets politiques sont plus ambivalents. [...] C'est en effet en gardant l'espoir dans certaines institutions ou activités que nous alimentons aussi le déni systémique et institutionnalisé sur l'urgence climatique. C'est, entre autres, l'espoir que nous pourrions maintenir des niveaux de vie et de consommation constants qui sous-tend l'engouement technologique pour « le capitalisme vert ». Dans cette perspective, et dans une analyse intransigeante sur l'effet de l'espoir sur les faibles progrès écologiques du gouvernement britannique, l'activiste et auteur Georges Monbiot dit ceci : « *Les promesses des gouvernements ne sont pas faites pour être tenues. [...] L'espoir est l'extincteur de la colère populaire, alors que la colère est le seul moyen efficace dont nous disposons pour protéger le vivant* » [20. G. Monbiot, « The Tyranny of Hope », 7 October 2020.]. Que l'on s'accorde ou non avec les propos de Monbiot, l'espoir semble être à la fois

mobilisateur – lorsqu’il contribue à dessiner les contours d’une vie meilleure – et complaisant – lorsqu’il nous enferme dans des trajectoires existantes de développement.

L’espoir exprimé par les jeunes peut se lire à la lumière de cette ambivalence ; tout à la fois moteur d’action mais aussi, peut-être, réducteur de certaines possibilités de transformation. [...]

Comprendre les émotions

Entre colère, espoir et peur, l’une des clés de notre époque effondriste sera de trouver les moyens de comprendre ces émotions, de les entendre et de puiser dans leurs ressorts, pour mettre en mouvement, contester et « atterrir » sur d’autres

idées. Longtemps oublié des discussions sur le changement climatique, le développement d’une intelligence affective sur les enjeux climatiques, au-delà des connaissances purement climatologiques, semble donc crucial et urgent. Non seulement pour évaluer les possibilités d’acceptation de politiques climatiques plus radicales et transformatrices, mais aussi pour écouter les différentes susceptibilités qui s’expriment à travers la société. De ce point de vue-là, que le changement climatique suscite aujourd’hui peur, espoir et indignation [...] ne peut se lire que comme une bonne nouvelle ; comme la sortie progressive d’une période de déni et, peut-être, les premières étapes d’un deuil collectif à mener.

Extrait de Louise KNOPS, « Si vous n’êtes pas en colère, c’est que vous ne faites pas attention », *Politique*, 118, décembre 2021, pp. 40-45.

Louise Knops, chercheuse post-doctorante en sciences politiques
Université catholique de Louvain et Vrije Universiteit Brussel (VUB).